

ECHO LIBRI

Bulletin d'information littéraire - Association loi 1901 - 6, avenue Marcel Doret, 75016 Paris.

Tél. & fax : 01 42 88 41 11

www.ladedicace.com

Aimer à lire c'est faire échange d'heures d'ennui (...) contre des heures délicieuses. (Montesquieu, Pensées)

L'ÉDITORIAL

Françoise Giroud talentueuse «cruelle» et vulnérable



Le décès, à l'âge de 86 ans, des suites d'une mauvaise chute, de la journaliste Françoise Giroud, a suscité dans la presse des réactions quasi unanimes. Elle avait, ont affirmé des journalistes d'opinions politiques opposées - qui pour une fois étaient d'accord - «*beaucoup de talent*». Considérée par un grand quotidien de droite comme l'archétype de la femme moderne, Françoise Giroud a été qualifiée, dans un grand quotidien de gauche, de «*journaliste absolue*». L'expression est surprenante et mérite réflexion. Y aurait-il des journalistes «*relatifs*» et ne seraient-ils pas les plus nombreux ? Il semble préférable de ne pas répondre à la question.

J'avais eu l'occasion d'interviewer cette consœur, qui m'était apparue quelque peu distante. À ceux qui n'étaient pas de ses proches, elle manifestait en effet une réserve dont on pouvait se demander si elle tenait de la politesse ou de l'indifférence. Ce n'était sans doute qu'une «*façon d'être*».

Super intelligente, travailleuse comme il n'est pas permis, acharnée à l'ouvrage, happée par tout ce qui faisait l'actualité, Françoise Giroud avait fait des débuts prometteurs dans le cinéma, comme script girl, puis comme assistante-metteur en scène. Elle s'était ensuite tournée vers la

presse. Elle avait commencé sa carrière par la grande porte, en devenant directrice de la rédaction de l'hebdomadaire *Elle*, où elle devait rester huit années. Elle s'était ensuite lancée dans ce qui allait devenir la grande aventure de sa vie : la création, en 1953, et la direction de *L'Express*, avec Jean-Jacques Servan-Schreiber. Une association qui «*recouvrait*», si l'on peut dire, un grand amour réciproque.

Cependant, appelé en Algérie en 1957, Jean-Jacques Servan-Schreiber lui laissa les clés de la maison. Première femme à diriger seule un hebdomadaire politique, Françoise Giroud gagnait ainsi sans le savoir ses galons de «*journaliste absolue*». Mais elle avait ses faiblesses : que dire de sa tentative de suicide lorsqu'elle avait appris le mariage de Jean-Jacques Servan-Schreiber, désireux de fonder une famille ? Si elle était parfois cruelle dans ses jugements, elle était restée vulnérable.

Admiratrice de Pierre Mendès-France, Françoise Giroud s'était laissée séduire, en 1974, par l'offre du président de la République, Valéry Giscard d'Estaing, qui lui avait proposé le poste de secrétaire d'État à la Condition féminine. Elle devait l'occuper pendant deux ans. Elle avait alors conçu «*Cent mesures pour les femmes*» qui, si elles avaient pu être appliquées, auraient sans doute amélioré sensiblement le sort des Françaises. Mais l'«*équivalence*» avec les hommes - terme qu'elle préférait à celui d'«*égalité*» - devait se révéler une œuvre de longue haleine qui, en dépit des progrès accomplis, reste encore aujourd'hui soumise aux pesanteurs du passé.

Secrétaire d'État à la Culture dans le cabinet Barre en 1976-1977, Françoise Giroud ne devait plus renouveler ces expériences qui lui avaient inspiré *La Comédie du pouvoir*.

Membre du jury du prix Fémina, auteur d'une trentaine d'ouvrages, elle devait s'intéresser à plusieurs reprises à la vie de femmes d'hommes célèbres ou de femmes particulièrement attachantes, comme si elle avait voulu indiquer discrètement la route à suivre à ceux ou celles qui voudraient évoquer sa mémoire. ■

Janine Frossard

Salon du livre 2003

Après l'Italie qui reçut l'an dernier un accueil mouvementé en réaction contre la politique du gouvernement de Berlusconi, cette année, la 23^e édition du salon du livre met à l'honneur, du 21 au 26 mars 2003 - toujours à Paris-expo, Porte de Versailles, hall 1 -, les Pays-Bas et la Flandre. On peut gager que l'identité plurielle de ces peuples marqués par une opposition religieuse caractérisera cet événement.

Nous découvrirons une sélection de 35 ouvrages nouveaux, tous genres confondus. 56 auteurs seront invités. Signalons trois ouvrages de référence aux éditions Fayard pour nous documenter sur la tradition littéraire de ces deux pays, presque exclusivement renommés, en matière de culture, pour leur peinture : *Histoire des Pays-Bas* par Christophe de Voogd, *Histoire de la littérature néerlandaise*, ouvrage dirigé par Hanna Stousten, Jaap Goedegebuure et Frits van Oostrom, et *Marcel*, salué par la critique internationale, de Erwin Mortier. ■

Gaëtan de Salvatore

L'éditorial p.	1
Le Libraire vous conseille p.	2
La Pêche aux livres p.	2, 3
Retour aux sources p.	3
Lire en VO p.	4
Parlons-en p.	3
Gourmandise et littérature . . . p.	4

Fondateur, Directeur de la Publication : Gaëtan de Salvatore

Comité éditorial : Présidente, Janine Frossard

Directrice de la Rédaction et Conception graphique : Martine Ardens

Rédaction : Alessandra de Salvatore, Christian Bedoin, André-Charles Cohen

Responsable des enquêtes : Jean-Jacques Rebuffat - Dessins : Bob Sicot

LE LIBRAIRE VOUS CONSEILLE

Essais, documents

Des lions menés par des ânes	Charles Gave	R. Laffont	18.00
Le Marché aux voleurs	Jean Montaldo	Albin Michel	21.90
L'Invention de Paris	Éric Hazan	Seuil	23.00

Romans et nouvelles

Les Lois de la gravité	Jean Teulé	Julliard	17.00
1977	David Peace	Rivages	21.00
La Peau à l'envers	Antoine Audouard	Gallimard	16.50

ENCORE DE BELLES PAGES

Le Maître de Garamond

Anne Cunéo

Au début du XVI^e siècle, l'édition est un art nouveau voué à un avenir prometteur. La création de caractères typographiques simplifiés, toujours utilisés de nos jours, l'adoption du français dans les textes, le soutien de François I^{er} aux imprimeurs sont autant d'éléments favorables à son essor.

Anne Cunéo, dans son livre, donne la parole à Claude Garamond, le fameux graveur dont nous utilisons aujourd'hui les caractères. Ingénieuse tactique pour, en fait, nous présenter la biographie de son « maître », injustement méconnu, Antoine Augereau, et lui restituer les mérites dont la postérité l'a inexplicablement dépossédé.

Artisan passionné, graveur, traducteur, imprimeur et éditeur tout à la fois, Augereau a acquis son érudition chez les moines bénédictins où il a côtoyé Rabelais, et perfectionné son savoir-faire auprès de ses brillants confrères, dont Alde Manuce et Henri Estienne.

Assisté de Garamond, il édite ses contemporains et amis, Clément Marot, François Villon et Marguerite de Navarre, sœur du roi.

Mais les textes de Martin Luther commencent à faire des émules parmi les catholiques désireux d'un retour à une Eglise plus fidèle aux Evangiles, aussi les théologiens de la Sorbonne – juges en matière de pratique religieuse – s'acharnent-ils à saisir toutes les traductions de la Bible, jugées hérétiques, et bientôt à persécuter ceux qui les impriment.

Si certains choisissent la fuite, Augereau, convaincu de sa loyauté, refuse de quitter son atelier, bien que la publication du *Miroir de l'âme pécheresse*, de Marguerite de Navarre, lui soit reproché. Hélas, la fausse accusation d'avoir produit des affiches sacrilèges contre la messe lui assène le coup de grâce qui le condamne au bûcher.

Applaudissons Anne Cunéo pour son patient travail de recherches sur les premiers typographes, ses entretiens avec des historiens spécialistes, ses nombreuses lectures sur le sujet. Les personnages de son livre ont tous existé, ont vécu les mêmes événements; seul le récit des relations familiales est romanesque. Admirons enfin l'idée du recours à la police Garamond pour l'impression du texte et aux lettrines d'Augereau au début des chapitres.

Éd. Stock - 21,30

>>>

Anne de France

Jean Cluzel

Anne de France, digne fille de Louis XI, gouverna le royaume de France pendant la minorité de son frère Charles VIII, auquel elle fit épouser Anne de Bretagne, rattachant ainsi le duché de Bretagne au royaume. Par sa diplomatie et sa fermeté, elle sut mater les grands seigneurs et éviter les conflits armés avec les royaumes voisins.

A la majorité de son frère, elle quitta la cour et s'installa avec son époux, Pierre I^{er} de Bourbon, à Moulins, capitale de son duché du Bourbonnais, qu'ils firent prospérer et couvrir de châteaux. Le duché devint si florissant que, plus tard, François I^{er} en sentit la menace et l'annexa purement et simplement. Anne, heureusement, ne vécut pas ces événements car elle décéda peu avant.

Jean Cluzel, membre de l'Institut, a publié des études sur le fonctionnement des institutions publiques et de nombreux rapports sur l'audiovisuel.

Fayard - 20.00

>>>



LES PENSÉES DE JASMIN

- C'est en général lorsqu'un problème ne se pose plus que l'administration est bien armée pour le résoudre.
- Tel une jeune fille d'excellente famille mais au physique ingrat, l'imparfait du subjonctif est devenu difficile à caser.
- Nous mourrons tous sans avoir fait le tour de la question.
- L'amour est un art simple et tout d'exécution.

Jasmin Heymeleaux

ENCORE DE BELLES PAGES

Anne de Kiev

Jacqueline Dauxois

Anne de Kiev est la petite-fille de Vladimir I^{er}, saint Vladimir, qui évangélisa la Russie en 989. Belle et très pieuse, elle fut demandée en mariage par Henri I^{er}, roi des Francs, veuf de sa première femme. Il avait 50 ans, elle en avait 25, aussi le mariage ne dura-t-il que huit ans. Elle mit au monde quatre enfants. Devenue veuve, elle assura la régence de son fils Philippe et se remaria après un énorme scandale avec Raoul de Valois, le plus puissant seigneur du royaume qui la convoitait depuis des années.

Devenue veuve une seconde fois, elle se consacra à la religion et, avec sa fortune, fit construire de nombreuses églises à Senlis et aux environs. Elle fut très aimée du peuple qui la surnomma la Reine blanche.

La date et le lieu de sa mort restent assez mystérieux.

Jacqueline Dauxois a été journaliste et professeur. Elle a déjà publié, entre autres livres, les biographies de Charlotte Corday, de Rodolphe II de Habsbourg et de Marie-Madeleine. ■

Presses de la Renaissance - 20,00

Martine Ardens

LIRE EN VO

Echoes down the corridor¹

Arthur Miller, a major playwright and essayist of our time, has collected a series of articles and works of reportage he wrote between 1944 and 2000 entitled «Echoes down the corridor»¹. An history of the American psyche unfolds for the readers and helps understand the current foreign policy of the United States. Not only American, but international, as the writer describes himself as «a citizen witnessing the world»; for the French public he is mostly associated to two plays, very critical of the American way of living, «Death of a salesman»² and «The crucible»³, metaphor of the mac-carthysm era.

Young in the thirties, a period of great social commitment, he has always been particularly sensitive to the great upheavals of the 20th century. As his peers Upton Sinclair and Sinclair Lewis did, he reveals the ambiguities of the American statesmen and the shortcomings of the constitution in outstanding essays like «The battle of Chicago» or «Belief in America», like in last play staged recently in Paris, he tries to find and define his own identity through major events, from the second world war to the Vietnam war.

In spite of a blatant pessimism, he never loses faith in the opportunities of a human being still surprised and worried by the lack of philosophical approach of his contemporaries.

This collection can be read like a sequel of his autobiography «Time bends» published in the late eighties. ■

¹ traduit en français aux éditions Buchet-Chastel

² *Mort d'un commis voyageur*

³ *Les Sorcières de Salem*.

* Available at Village Voice.

André-Charles Cohen

RETOUR AUX SOURCES

« Si je savais quelque chose qui me fût utile, et qui fût préjudiciable à ma famille, je la rejetterais de mon esprit. Si je savais quelque chose utile à ma famille, et qui ne le fût pas à ma patrie, je chercherais à l'oublier. Si je savais quelque chose utile à ma patrie, et qui fût préjudiciable à l'Europe, ou bien qui fût utile à l'Europe et préjudiciable au genre humain, je la regarderais comme un crime. »

Ces *Pensées* de Montesquieu datant du XVIII^e mais, qui n'ont été révélées au public qu'au début du XX^e siècle, ont un retentissement particulier à l'aube d'une nouvelle guerre venant irradier le monde entier. La portée de cette citation est grande puisqu'elle définit purement et simplement le concept de paix.

Le message est celui-ci : l'entité globale doit toujours prévaloir sur l'élément particulier en cas de choix stratégique. Ainsi, si ma famille risque d'être touchée par un intérêt qui m'est proprement personnel, je dois le chasser de mon esprit. Le même raisonnement doit se tenir lorsque la paix universelle est en jeu : chaque nation doit veiller à ne pas alimenter l'escalade mondiale de la violence en ne s'arrêtant qu'à son seul niveau. L'Europe est formée de nations et le monde englobe tous les continents. Un seul maillon se rompt et c'est l'ensemble qui explose. C'est le contrat social universel qui se délite.

Bien sûr, il y a lieu, dans certaines occasions, qualifiées d'extrêmes, de fragiliser la chaîne pour dessouder les maillons qui la forment, mais ces décisions doivent rester exceptionnelles et être prises en connaissance des conséquences futures qu'elles engendreront.

Il y a là référence au contrat social tel qu'il est entendu par Hobbes ou Rousseau au XVIII^e siècle. Selon le premier, auteur du *Léviathan*, le pacte est la seule solution pour maintenir la paix et pour faire rempart à l'état de nature originel composé d'intérêts individuels et égoïstes. Pour le second, le contrat d'association a pour but de garantir la liberté originnaire de l'homme, tout en veillant à la concilier avec l'obéissance à une loi commune. Dans les deux cas, la contrainte est considérée comme le seul moyen d'intégration dans l'unité organique du corps social. Si un état ne supporte plus cette contrainte d'incorporation et s'en libère, il retourne à son individualité et menace la cohérence et l'homogénéité du système.

Aujourd'hui, nous sommes dans cette configuration : la stratégie de guerre et le droit naturel de possession reprennent la direction des relations internationales. C'est un retour en arrière qui fait ressurgir les côtés les plus vils de la nature humaine. C'est l'antipode de la civilisation. ■

Alessandra de Salvatore



Parlons-en

Les nombreuses sources d'information des journalistes, de la presse en général, maintes fois évoquées, discutées, controversées, ont fait l'objet d'un ouvrage relatant le vécu d'un de mes confrères. Dans «*Bien entendu... c'est off*», ce que les journalistes politiques ne racontent jamais, Daniel Carton décrit les luttes intestines entre les hommes politiques, de mêmes partis ou de partis adverses, les «prêts» de plume destinés à aider ou à entermer amis et opposants. Il aurait refusé manipulations ou complicités pour rédiger son ouvrage.

Pour ma part, j'ai connu cette ambiance exacerbée, déroutante, à une époque où nous étions confrontés aux démissions fréquentes des gouvernements, aux crises ministérielles, avant de clarifier l'ensemble auprès du public. Nous devions expliquer, relater en disque gravé (la bande magnétique n'existait pas encore), en écrits et en images l'évolution des crises à rebondissements. Les hommes politiques les plus ambitieux en poste, à l'issue des consultations, venaient quelquefois nous informer, en fonction de la technique de contact choisie et de leur personnalité. Ils prenaient l'un de nous à part, lui donnaient parfois une information dite confidentielle (*off*, c'est-à-dire sans témoins et sans que soit dévoilée la source). Elle était donc ponctuée d'un «*je vous le dis, mais n'en faites pas état*», «*gardez-le pour vous*», «*je ne vous ai rien dit*», «*de vous à moi*», «*bien entendu c'est confidentiel*», etc. Les relations particulières, les correspondants, quelques huissiers sympathiques étaient nos indicateurs personnels. Les liaisons étaient encore difficiles, les cabines téléphoniques ne couraient pas les rues. Une hiérarchie existait, les mieux infor-

més étant les représentants des grands journaux et leur couleur politique était prise en compte. À tout cela s'ajoutait l'esprit de compétition.

Pour conclure, une anecdote : lors de l'élection présidentielle de René Coty à Versailles en 1954, après quelques jours de vote sans résultat, les députés épuisés - en particulier ceux venus de province pour un ou deux jours - avaient une envie folle de rentrer chez eux. L'un d'entre eux m'entendant discuter avec le responsable de la société qui nous fournissait les groupes électrogènes destinés à éclairer l'hémicycle, me demanda sur le ton de la confiance de quel groupe il s'agissait. Me rencontrant depuis plusieurs jours, il croyait avoir à faire à un politique. Je lui répondis : «*le groupe électrogène*». L'air ébahi, il me rétorqua dépité : «*je ne le connais pas, il n'est pas avec nous, c'est foutu !*»

* * *

Le livre au format poche est né selon une légende, hélas non datée : un voyageur encombré de nombreux bagages et embarrassé par un ouvrage épais qu'il ne sait où caser, s'empresse de l'ouvrir par le milieu et d'en fourrer chaque moitié dans chacune de ses poches ! En 1953, Henri Filipacchi le met au point en créant pour Hachette la fameuse collection *Livre de poche* qui a fêté, le 9 février 2003, son cinquantième anniversaire. Une exposition lui est consacrée au centre Pompidou à partir du 4 mars.

Koenigsmark, de Pierre Benoît, en donnant avec son numéro 1 le coup d'envoi de la collection, fait figure de symbole, tout comme *Le Grand Meaulnes*, titre le plus vendu jusqu'à ce jour. Le prix justement : quatre fois moindre que celui du livre tradi-

tionnel. Si l'argument est séduisant pour beaucoup d'auteurs qui y voient, tel Jean Giono, un moyen puissant de diffuser la culture, d'autres refusent de voir leurs écrits ramenés au niveau de produits de consommation courante, ce fut le cas de Julien Gracq. Toujours est-il que le succès de ce pionnier - qui a vendu en cinquante ans près d'un milliard de livres - encourage d'autres maisons à créer leur collection de poche : par exemple, en 1962, les Presses de la cité sortent *Press Pocket*, Plon le *10/18* ; *Folio* voit le jour en 1972 chez Gallimard.

Le «poche» ne nuit cependant pas au livre traditionnel. En littérature, la première parution se fait toujours dans le «grand» format, et c'est à cette occasion-là que les médias en parlent. Ensuite, selon le succès du titre, la date de parution en poche varie. En bref, lorsqu'il se vend bien, on le fait durer au prix fort.

* * *

Voici un livre consacré à la NRF* et au rôle qu'a joué à sa tête Jean Paulhan, personnalité exceptionnelle qui a exercé une influence décisive dans la découverte de grands auteurs de son époque. Incontournable, séducteur, infatigable lorsqu'il s'agissait de promouvoir la bonne littérature. Il a occupé une place privilégiée qu'il était intéressant de rappeler à travers la publication de ses multiples correspondances et entretiens. L'essai de Laurence Brisset s'y emploie de façon exhaustive. ■

La NRF de Paulhan, Laurence Brisset, éd. Gallimard (28.50).

* Nouvelle Revue française : revue littéraire fondée en 1909, notamment par André Gide et Jacques Copeau.

Jean-Jacques Rebuffat

GOURMANDISE ET LITTÉRATURE

Le tout premier ouvrage consacré à la gastronomie, *Le Liber de arte coquinaria* (le Livre de l'art culinaire), dû à l'italien Martino da Como, parut en 1450. Destiné à la cour, il n'était encore que manuscrit.

Bien que mise au point en Allemagne, c'est en Italie que l'imprimerie se développa le plus rapidement avant de rayonner dans toute l'Europe. Toutes sortes d'ouvrages en bénéficièrent. Le premier manuel de gastronomie imprimé, *De fructibus vescendis*, fut publié en 1471. Quelques années plus tard, en 1477, Pantaleone de Conflencia fit paraître à Turin, un ouvrage traitant des produits

laitiers, la *Summa lacticiniorum*. En 1516, Jean de Rosselli, dans son *Epulario*, enseignait «*la manière de cuisiner toutes viandes, oiseaux et poissons, de préparer des assaisonnements, des tartes, des pâtes à frire au goût de toutes les provinces*». Déjà un guide complet en somme. D'autres ouvrages consacrés à la cuisine suivirent.

Puis on vit fleurir des traités inspirés des écrits des Anciens, grecs, romains et arabes, traitant de l'hygiène et de la nature des aliments, des vertus thérapeutiques des plantes et des épices. En 1565, Falloppio dévoilait «*divers secrets miraculeux pour fabriquer*

les huiles, les vins, les eaux salutaires», tandis qu'en 1583, Baldassarre Pisanelli, de Bologne, publiait un *Traité de la nature des aliments* et un *Traité sur la façon de boire*. Là encore, les manuels se multiplièrent, illustrés de planches montrant les différentes plantes médicinales appelées «simples». On ignore quelle fut l'observance et la longévité de ces savants conseils. Hélas ! bien peu nombreux étaient ceux qui pouvaient en prendre connaissance. ■

M. A.